



# Michel Onfray: «Il ne suffit pas que la corrida soit une tradition pour la rendre honorable»

Par Michel Onfray

Publié le 23/11/2022 à 18:45,

Mis à jour le 23/11/2022 à 19:52

[Écouter cet article](#)

00:00/05:21



Michel Onfray *Fabien Clairefond*

**TRIBUNE - Dans un texte aux accents polémiques, le philosophe fustige la tauromachie, les toréros et les aficionados de la corrida.**

On a beau mobiliser sophistique et rhétorique, convoquer l'art et la littérature, solliciter un professeur émérite à l'École Normale supérieure, voire l'aumônier des arènes de Nîmes qui philosophe à ses heures, sinon une belle brochette de la gauche germanopratine, à savoir le camp du bien jamais loin du wokisme, comédiens

et cinéastes, peintres et avocats, tous de cour, la corrida n'en reste pas moins le dispositif ancestral qui permet de jouir de la souffrance et de la mort infligée par l'homme à un animal. Point, à la ligne.

Hemingway ou Montherlant, Goya ou Picasso, Leiris ou Bataille, le professeur Tartentpion lecteur Kant ou le théologien Duchemol exégète de saint Augustin n'y changent rien: in fine, ceux qui se retrouvent dans une arène pour chercher et trouver des raisons d'aimer un homme dont le métier consiste à faire souffrir un taureau, à pousser des «olé» endiablés quand la bête est attaquée, à applaudir quand on la saigne, à jouir quand on la tue, à connaître l'orgasme quand on offre les oreilles ou la queue à un matador («tueur» en français...) dont on estime qu'il a bien joui et fait jouir de verser le sang d'une bête élevée pour cette furie des hommes, ceux-là crient, comme sous Franco: «Viva la muerte!»

## **La civilisation crétoise est le berceau de cette tradition méditerranéenne, mais elle pratiquait aussi les sacrifices humains**

Au bout du compte, arrêtons de tortiller du derrière, ce qui se joue dans la défense de ce spectacle donné de la souffrance suivie de l'assassinat d'un animal, car il s'agit bien d'un meurtre prémédité, puisqu'il est codifié dans les traités de tauromachie, c'est ce qui se trouve au cœur de l'œuvre de l'auteur des Cent-vingt journées de Sodome: le sadisme, autrement dit, le plaisir ressenti à infliger de la souffrance à un être vivant.

Quelles arguties permettent aux aficionados de nier cette évidence? C'est simple, j'ai récemment entendu dans la bouche d'un défenseur de la cause tauromachique: il ne saurait y avoir de plaisir pris à la souffrance car, il n'y a pas de souffrance, donc on ne saurait prendre du plaisir à ce qui n'existe pas. Fermez le ban. Ce que le bêta prend pour de la souffrance c'est du rite, de la tradition, de l'art, de la culture, sinon, ne riez pas, de la métaphysique, de la philosophie, de la théologie.

Sans cesse les défenseurs de ce sadisme resservent la même vieille soupe: l'homme préhistorique déjà, agissait ainsi, ce qui est d'ailleurs faux, ce serait donc un progrès de régresser jusqu'aux cavernes ; la civilisation crétoise est le berceau de cette tradition méditerranéenne, mais elle pratiquait aussi les sacrifices humains ; la dilection des artistes, dont Goya, mais rappelons qu'il peignait aussi les fous, les

criminels, les cannibales et les sorcières ce qui ne valait pas défense de la folie, du crime et du cannibalisme ; le tropisme des écrivains comme Hemingway, qui aimait tant tuer des éléphants ou des marlins gigantesques et qui se suicide quand son diabète amoindrit ses performances sexuelles, ou le pédophile Montherlant qui aimait la guerre pour la fraternité virile qu'elle rendait possible et jouissait que l'occupant nazi païen revivifie une France catholique amollie ; on cite également ad nauseam Georges Bataille, l'érotomane dérangé qui se masturbe sur le corps de sa mère morte et qui cherchait des partenaires pour organiser un sacrifice humain ; on en appelle à Michel Leiris dont le Journal revient sans cesse sur son impuissance sexuelle en même temps que sur sa jouissance au spectacle taurin - le célèbre Simon Cassas avoue «bander» pendant les corridas ; pour relativiser, on invoque l'abattage des animaux dans des usines à tuer, y compris l'abattage rituel, mais en oubliant la part essentielle, maudite dirait leur fameux Bataille, qui est que le boucher ne prend pas son temps pour faire souffrir et ne jouit pas de tuer la bête, il ne raffine pas et donne la mort le plus rapidement possible avec un merlin, l'objet étant aussi appelé ... matador ; on parle de l'affrontement tragique, philosophique, mythologique, sacré, avec la mort, malgré un taux d'accidents du travail bien inférieur à celui des couvreurs qui tombent des toits en sachant que le toréador opère son forfait à quelques mètres d'un bloc opératoire avec un chirurgien l'aiguille à recoudre à la main ; on parle du Toro bravo épargné, alors qu'il en va de l'assurance vie de la manade qui sélectionne ainsi ses meilleures bêtes à tuer en transformant le valeureux en reproducteur sexuel, il n'y a pas de pitié élégante dans ce monde, juste de l'eugénisme vétérinaire ; on en appelle à la tradition, mais il est heureux qu'ait été abolie celle des procès d'animaux qui envoyait des truies au tribunal où l'on condamnait à la torture puis à la mort un animal qui comparaisait habillé en homme - voir le procès de la truie de Falaise en 1386 ; on détruirait la filière commerciale attachée, mais qui a invoqué la corporation des charpentiers mise en péril par la fin des bois de la guillotine lors des débats sur l'abolition de la peine de mort? ; l'aficionado aimerait le taureau, mais comme le mari jaloux qui tue sa femme; il serait écologiste, mais à la façon des véganes qui agressent physiquement des bouchers; il contribuerait à préserver la diversité, mais comme un éleveur de coq de combat dans les Antilles ou de chiens de combat dans les caves des territoires perdus de la république.

Ces éléments de langage sont l'arbre qui cache la forêt: derrière cet argumentaire on trouve cette fameuse «part maudite» de leur fameux Georges Bataille: celle qui concerne le cerveau reptilien en l'homme, la pire des parts. En faire une fête est

primitif comme jadis au Mexique sacrifier un enfant roux pour offrir son cœur au soleil. L'homme n'est jamais aussi grand que quand il tue la part maudite en lui. C'est dire s'il est souvent petit.

---

**À VOIR AUSSI** - Corrida: la commission des Lois se prononce contre l'interdiction

